



JEAN ROSTAND

PENDANT QU'ON SOUFFRE ENCORE



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

[P]RIX : 3.50 S. P.

à Charles Régismanset

avec mon admirative sympathie

Jean Rostand

PENDANT QU'ON SOUFFRE ENCORE

DU MÊME AUTEUR :

Le Retour des Pauvres (sous le pseudonyme de Jean Sokori) . . . . 1 vol.

La Loi des Riches, 10e édition . . . . . . 1 vol.



JEAN ROSTAND

PENDANT QU'ON SOUFFRE ENCORE



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cent exemplaires sur vélin pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 100

I

CELUI QUI AIME

I

CELUI QUI AIME

Celui qui aime absolument un être ne peut admettre qu'il faut que cet être soit broyé, déchiqueté. Aucun raisonnement ne parvient à le convaincre. Toutes les solutions autres lui paraissent préférables. L'amour est encore plus violent que l'égoïsme. Jamais un lâche ne s'est cramponné à son existence comme certaines mères à celle de leur fils.

Celui qui voit partir vers la mort l'être qu'il préfère à tout — y compris soi-même — n'a pas, dans sa souffrance, la compensation que donne au héros le plaisir du risque. Le sacrifice en action, dynamique, pour ainsi dire, est plus aisé que le sacrifice statique. Il est plus aisé de se précipiter dans la mort que d'assister, impuissant, immobile, captif de sa sécurité, à l'immolation de celui qu'on aime.

On tenterait vainement d'expliquer, à celui qui aime comme je veux dire, que le sacrifice qu'on lui demande est inévitable et dû à la Patrie. Il n'entend plus rien aux grands mots de patrie, d'honneur, de devoir. Il profère dans son délire des cris blasphématoires.

Parfois il semble s'adoucir, s'amender, se résigner sagement au sacrifice ; mais bientôt il se relève, plus indigné, plus véhément, avec une colère neuve qu'exaspère encore le brusque remords d'avoir, par une sorte de lâche acceptation, trahi l'être aimé.

*
* *

Tout grand amour est forcément anarchique. Il ne peut être délimité, coupé net. Il ne peut s'arrêter à l'endroit précis où l'intérêt de la collectivité l'exige. Par essence, il s'étend, il déborde, il empiète. Au point de vue de la nation, il faudrait sans

doute que les individus fussent semblables à des molécules élastiques qui, se rapprochant et s'entre-choquant au gré du hasard, ne contracteraient entre elles aucune adhérence durable.

Lorsque deux êtres sont fixés, accrochés l'un à l'autre au point de ne se vouloir plus séparer, il y a là quelque chose d'antisocial. Comme une rupture d'équilibre. Une usurpation, un détournement, un accaparement répréhensible de forces affectives au profit d'un seul être. Toute association, toute paire doit pouvoir se disjoindre au premier signal, sitôt que le groupe est en danger. Criminels ceux qui s'attardent en se retenant ! Coupables déjà ceux qui extériorisent

leurs émotions ! Qu'ils souffrent de se quitter, passe encore ; du moins, que leurs larmes soient silencieuses ! La douleur, si l'on ne peut l'empêcher d'être intense, doit demeurer intime.

Violemment exhibée, elle est scandaleuse par l'exemple qu'elle propage. Où irait-on, grand Dieu ! si toutes les passions s'exprimaient librement et se mélangeaient les unes aux autres ! Combien de femmes savent courageusement se dominer, qui ne se contiendront plus si elles voient éclater à proximité une souffrance étrangère et pareille ! Pas de conciliabules de mères ! Pas d'attroupements d'abandonnées ! Que les faibles

qui pleurent s'isolent dignement dans leurs foyers déserts !

*
* *

Celui qui aime absolument, si soucieux soit-il de ses devoirs, fait, sans hésitation, passer l'être aimé avant tout le reste. Ceux qui n'aiment point de cette manière outrée, exclusive, ne savent pas aimer. Dites-nous que ce sont eux qui ont raison, que ce sont des gens pareils à eux, dociles et bien dressés, dont nous avons besoin, qu'une société solide et harmonieuse ne peut être constituée que par l'association d'êtres de leur sorte, dont les sentiments malléables épousent les

contours qu'on leur fournit ; dites-nous que les autres sont des fous, que dans leur propre intérêt, d'ailleurs, ils ne doivent pas s'attacher ainsi désespérément à un de leurs semblables qui ne leur appartient pas et peut, du jour au lendemain, leur être réclamé ; dites-nous qu'il est monstrueux d'aimer quelqu'un plus que toutes les idées humaines : c'est possible. Mais ceux-là seuls qui aiment ainsi savent aimer, de la façon, du moins, dont nous aimerions qu'on nous aimât.

Pour eux, le devoir qui domine, qui prime tous les autres, c'est de protéger, de servir, de sauver l'être cher. C'est dans la vie de l'être cher que

réside le principe sacré; c'est à lui que va le respect qui devrait aller uniquement à la loi morale. Ceux qui parlent de conflit entre l'amour et le devoir ont tort. Il ne peut y avoir de conflit : à partir d'une certaine intensité, l'amour coïncide avec le devoir ; l'être aimé devient le but, la fin en soi. Il ne peut y avoir qu'un seul regret, un seul remords poignant : n'avoir pas fait tout le possible pour défendre l'être aimé, pour le soustraire au danger.

Cet individualisme de la tendresse a quelque chose de singulièrement exaspéré. Il est plus brutal que tout égoïsme, plus brûlant que tout altruisme. L'être que nous aimons par-

ticipe de nous et d'autrui. Bénéficiant de sa situation exceptionnelle, il est nous-mêmes plus que nous-mêmes, et toutefois nous ne nous sentons pas déchoir en l'adorant sans scrupules, puisqu'il est hors de nous.

*
* *

On se reprend quand le péril est passé. On change de ton et de langage sitôt qu'on serre de nouveau contre soi l'être pour qui l'on tremblait. Mais c'est du fond de l'angoisse qu'il fallait entendre les cœurs renier sauvagement toutes les croyances qu'ils condescendent à admettre lorsqu'ils sont de sang-froid.

Ce fut net, schématique, au moment du départ. Il y eut celles qui aimaient sans mesure, et qui ne furent pas courageuses ; et il y eut les autres, qui le furent. La femme à qui l'on arrache celui qu'elle aime sans mesure, proteste, se révolte : « Une seule chose m'intéresse, la vie de cet homme. Qu'on me le rende ! Tout ce qu'on voudra, mais qu'il vive ! Il n'a, je le sais, aucune importance. Qu'est-ce qu'un homme de plus ou de moins en ce moment où l'on jongle avec des myriades d'hommes ? La vie humaine est la matière la moins coûteuse, la plus banale, la plus renouvelable. Dans quelques années, tous ces hommes à la vie desquels leurs proches veulent bien

accorder un certain prix seront, de toute manière, inévitablement morts : la nature, encore moins soucieuse de l'individu que la nation, gaspille les existences. Objectivement, un être n'est rien. Je le sais. Sauf quelques très rares hommes dont la disparition causerait un préjudice à l'humanité, nul ne compte. Le mien ne mérite pas un intérêt particulier. Il n'a aucun rôle à jouer, aucune mission à remplir. Il n'est ni un savant, ni un poète, ni un apôtre. Il n'a rien de précieux à sauvegarder, ni dans l'âme, ni dans le cerveau. Il est tout pareil à la foule de ses frères qui combattent à ses côtés et ne finissent par prendre une valeur que grâce à leur accu-

mulation, à leur nombre. Vous voyez comme je suis belle joueuse ! Je n'allègue pas, comme font certaines femmes, que l'être qu'on m'enlève est extraordinaire. Quand il sera mort, rien ne sera changé ailleurs que dans mon cœur. Rien ne sera atteint par la pourriture prématurée de son corps. Il y en a un milliard comme lui dans le monde. Il fait partie de cette multitude médiocre et interchangeable qui constitue le troupeau humain.

« Mais il est lui. Et cela suffit. Et pour lui je donnerais sans hésiter tout ce pour quoi vous faites massacrer ces armées d'hommes qui lui ressemblent. Pour cet insignifiant sol-

dat de l'un de vos régiments, je renoncerais à votre gloire, à votre butin, à vos provinces. Vous pouvez me l'arracher, vous ne le tiendrez pas de moi. Je ne souscrirai point, par un assentiment qui serait une trahison, à cette mort que vous m'imposez. C'est par la violence que vous l'avez pris, que vous le gardez et que vous le détruirez. Le jour où il m'a quittée pour appartenir à vos lois, il était condamné d'avance. Lorsqu'il me sera rendu mort, je le considérerai comme assassiné, et vous n'obtiendrez pas de moi une de ces minutes d'exaltation, voire même de compréhension, pour la cause à laquelle vous l'avez contraint de se dévouer.

« Il y en a qui se figurent qu'ils ont donné l'être qu'ils aiment. Peut-être. Mais ce qu'ils appellent aimer, d'habitude, n'a, j'en suis sûre, aucun rapport avec ce que j'éprouve. C'est bien plus rare qu'on ne croit d'aimer, d'aimer comme je l'entends. Ils affirment avoir sacrifié l'être aimé à leur idée favorite : d'où vient donc qu'ils soient, si souvent, si vite consolés ? Je voudrais les voir abattus très longtemps. J'aurais besoin de suivre leur longue tristesse, obstinée et fidèle. Mais quoi ! à peine ont-ils approuvé, de leur cœur facilement héroïque, le martyre de celui qu'ils prétendaient chérir, je les retrouve vifs, allègres, puisant des satisfactions d'orgueil dans le sacrifice

qui aurait dû les briser. Je les entends énoncer, d'une voix fière que je connais trop : *Mon mari... mon fils... mort au champ d'honneur*. On me dira qu'ils aimaient la Patrie ? Allons donc ! Aimer une idée, eux qui ne savent même pas aimer un être !

« Et s'il en est dont la douleur me rassurerait par sa persistance, qui me sembleraient suffisamment justifiés dans leur sacrifice par le prix qu'il leur coûte, je songe qu'un jour viendra, plus proche qu'ils ne pensent, où ils ne souffriront plus assez pour avoir eu le droit de se résigner. On ne peut se permettre d'être stoïque qu'à la condition d'être certain qu'on ne s'arrêtera plus de souffrir.

« Beaucoup, qui se taisent, pensent comme moi. Peut-être un restant de superstition, une sorte de lâcheté atavique refoule les paroles violentes qui leur montent à la gorge ; mais leur silence contient la même protestation que mes cris.

« Sans doute y en a-t-il aussi dont la douleur, et par suite la colère, sont un peu amorties par une foi religieuse ou philosophique. Ceux qui croient à une survie plus ou moins précise et conservent l'espoir de retrouver l'être qu'on leur a massacré, ceux-là sont singulièrement favorisés et dignes d'envie. Mais moi qui ne crois en rien, moi qui sais que, lorsqu'il ne sera plus, jamais ne ressuscitera ce composé,

unique dans l'infini du temps et de l'espace, où chercherais-je une consolation ? Vers quoi me tournerais-je pour engourdir ma rage ?

« De parti pris, je me refuse aux explications abondantes, aux apaisements ingénieux que certaines âmes bien intentionnées s'efforcent de me fournir. Je les rejette avec un entêtement simpliste. Je trouve odieuse l'idée qui me dérobe celui que j'aime. Certains acceptent la mort à cause de l'idée ; moi, c'est la mort qui est mon point de départ. Je remonte de la mort à l'idée. Je récuse l'idée à cause de la mort.

« J'en vois sans cesse qui s'agrippent à des satisfactions mesquines,

d'argent ou de vanité ; et l'on s'étonne que je m'agrippe à un être ! Ah ! comment sacrifierait-on à quoi que ce soit l'être que l'on connaît, dont on sait par cœur et le visage, et le regard, et la voix, et tout ce qu'il y a d'insoupçonné et d'illimité dans la créature la plus quelconque ? Celui qui a eu confiance en nous, qui s'est appuyé sur notre épaule, comment le livrerions-nous ?

« Puisqu'il n'est rien pour la Nation, pour l'Humanité, puisqu'il ne compte pas pour ces immenses entités diffuses, qu'au moins, sur cette terre, pour un être comme lui, situé sur son plan, appartenant au même ordre de grandeur, il soit tout !

« Le seul moyen que nous ayons de compenser l'indifférence terrible de la foule envers celui que nous aimons, c'est de lui vouer une tendresse excessive, irréductible. Quelle humiliation, quelle détresse, de ne se savoir pas, dans l'exiguïté d'un cœur, préféré à tout ! Par notre amour démesuré, vengeons l'individu de la froideur unanime !

« Quoi ! celui dont la mort m'est une obsession douloureuse ; celui vers la tombe duquel ma pensée, comme attirée par une sorte de vertige, revient sans cesse tournoyer, alors même qu'aucun danger immédiat ne le menace ; celui dont, chaque jour, en le revoyant, je scrute méticuleuse-

ment la mine pour m'assurer qu'il est en parfaite santé ; celui dont la seule existence m'apparaît comme une perpétuelle réussite, comme une victoire délicieuse, comme un miracle constamment renouvelé ; celui à l'organisme duquel je me sens humblement reconnaissante de bien vouloir continuer à fonctionner ; celui dont je ne peux regarder la mort en face — car ce n'est pas sa mort à soi qu'on ne peut regarder en face, mais la mort de ceux qu'on aime, — celui à cause de qui je me révolte contre l'Univers qui tue, vous prétendez que je vous le donne ! Je n'accepte pas pour lui la loi naturelle ; la maladie, en nuisant à son jeune corps, me paraît sacrilège ;

et vous voulez que je m'incline devant vos artificielles lois sociales ! Non. Que celles d'entre les femmes qui ont le cœur étrangement conformé contemplent sans colère le cher cadavre, pourvu qu'il soit entouré d'un linceul tricolore ! Je ne suis pas de ces heureuses-là. Sa mort me paraît aussi détestable, aussi inadmissible, en quelque lieu et pour quelque motif qu'elle se produise. Je ne puiserai aucun adoucissement dans le fait qu'elle se sera effectuée au champ d'honneur, en service commandé.

« Ah! quand on sait les pauvres créatures instinctives que sont la plupart des femmes, leur incompré-

hension de l'abstrait, leur indifférence à l'égard des idées, comment ne s'étonnerait-on pas de rencontrer chez elles un si fréquent stoïcisme ? Quoi ! de sensuelles, de coquettes, de frivoles, elles seraient brusquement devenues héroïques ! Leur attitude s'ajuste mal au dessin de leur vie. Il ne sied qu'à très peu de femmes d'être cornéliennes. Qu'elles aiment et ne se mêlent pas d'autre chose, c'est encore ce qu'elles peuvent faire de mieux.

« Le sacrifice d'autrui est chose délicate et qui tourne aisément à l'odieux. Est-ce bien seulement à la Patrie qu'elles le donnent, l'être qu'elles disent aimer ? N'est-ce pas aussi à

l'opinion, au respect humain, à l'orgueil, à la lâcheté, aux relations mondaines, au misérable contentement de pouvoir raconter qu'il est en danger ? Il suffit que dans leur acceptation il entre, même à dose infinitésimale, un de ces motifs mesquins, pour que leur sacrifice tout entier en soit souillé.

« Vous me dites que je ne sais pas souffrir ? Ce n'est pas vrai. Quand je vous dispute celui que j'aime, ce n'est pas devant ma souffrance que je suis lâche, c'est devant la sienne. J'admettrais son agonie ? J'estimerais qu'il y a pire ? On m'assure qu'ainsi je serais plus noble ? Comme si, vraiment, il s'agissait de moi ! Pendant qu'il

mourrait, je m'occuperais d'être noble? Mais je rougirais d'une telle noblesse. J'aurais honte d'une telle grandeur d'âme. Non, je lui sacrifie mon sacrifice. Plutôt être méprisée de lui pour ma faiblesse que de risquer qu'une seconde il se sente un peu plus seul en songeant que moi aussi je l'ai abandonné. Je ne supporterais plus le souvenir de ses yeux si je m'étais assagie pendant qu'on le tuait !

« Que tout ce que vous dites pour me le prendre me paraît vain, lointain, suspect ! La plus indiscutable prémisse ne peut entraîner pour moi cette conclusion : il faut qu'il meure. Dans tous vos raisonnements,

il y a, fatalement, une solution de continuité, une lacune par où la vérité s'échappe et que vos philosophes sont impuissants à combler. Si vous me prouvez qu'il doit mourir, je sais que vous vous trompez, que votre logique est défectueuse ; mon cœur relève instantanément la faute. Je sais que ce n'est pas là qu'il fallait en venir. Où est votre erreur ? Ce n'est pas mon affaire de la découvrir. Il ne faut point qu'il meure : voilà ma seule évidence.

« Sa vie me paraît tellement incommensurable avec tout ce que vous disposez en regard ! Jamais je n'admettrai qu'il puisse y avoir une équivalence entre sa vie et les buts que vous

me proposez. Je n'apercevrai jamais le rapport que vous croyez établir entre la souffrance de celui que j'aime et je ne sais quelles aventures de patries !

« A un certain degré d'amour pour un être, on ne voit pas plus loin que cet être. Il vous bouche l'horizon.

« Que les hommes, eux, ne redoutent pas la mort, qu'ils n'hésitent pas à s'y précipiter dès qu'on le leur commande, qu'ils trouvent indigne de revendiquer leur droit à la vie, qu'ils ne veuillent point déchoir, ces pauvres héros, jusqu'à demander de vivre, je comprends leur fierté de mâles. Mais nous, nous qui les ai-

mons, n'est-ce pas notre vrai devoir de les défendre avec acharnement contre les cupidités de quelques-uns, l'indifférence du plus grand nombre et leur propre héroïsme ? Osons élever à leur place le cri animal de l'instinct qu'ils ne veulent pas se résoudre à pousser !

« Qui saura jamais la tristesse, la surprise glaciale des hommes qu'on écouta trop vite, qui convainquirent trop aisément, qui furent trop bien obéis lorsqu'ils dirent : *Il faut être raisonnables, ne pleurez pas ;* qui, acceptant la mort, auraient souhaité qu'on ne l'acceptât pas pour eux !

« Que ceux qui aiment ne se laissent

persuader par rien ! Qu'ils ne s'attardent pas à discuter ! Qu'ils ne laissent pas apprivoiser leur tendresse ! Qu'ils s'incrustent dans le bon sens de l'amour ! Accrochons-nous à ceux qui nous sont chers ! Luttons, par une adhérence patiente, contre toutes les forces d'écartement ! C'est à nous qui aimons, et qui, partant, savons le prix d'une vie, de la disputer. La demande règle la valeur : l'être que tous s'accordent à donner, auquel tous renoncent, à la mort duquel personne ne fait opposition, celui dont la vie est comme tombée dans le domaine public, celui-là est dépouillé, dégradé, déchu. Mais celui qu'un amour réclame en quelque

point du monde, celui vers qui un être se dresse, un cœur saigne, celui-là vaut, à proprement parler, davantage que tous ceux dont on accepte stoïquement l'immolation.

« Rehaussons l'individu rabaissé ! En face des profiteurs et des contempteurs de la mort, crions l'importance d'une agonie, la primauté d'un visage, plus sacré que tous les emblèmes ! En face d'énormes idoles amorphes et brutes, élevons hardiment une frêle silhouette de chair et d'os ! »

II

CELUI QUI NE VEUT PAS MOURIR

II

CELUI QUI NE VEUT PAS MOURIR

En ce temps-là, tous mouraient, ou, du moins, faisaient tout ce qu'il faut pour mourir. Chacun d'une manière différente. Pour des motifs différents. En dédiant sa vie à son Idéal favori. Celui-là mourait pour la Patrie. Celui-là, pour la Justice. Celui-là pour qu'il n'y eût plus de guerres. Les idées les plus dissemblables habitaient des cerveaux voisins. Des raisons per-

sonnelles s'ajoutaient parfois aux mobiles abstraits. L'un sentait qu'il se devait à son nom, à sa foi, à son clan, à sa race ; l'autre ne tenait plus à la vie depuis un désespoir. Quelques rares suicides se glissaient dans la troupe immense des sacrifices.

Certains improvisaient leur mort. Certains l'avaient préparée. Certains, en mourant, cherchaient une attitude, un geste, un mot. Il y en eut qui moururent sobrement, sans se faire valoir, sans pose, en silence, sans même prendre la peine de montrer leur entière liberté d'esprit, sans même se donner le luxe de sourire, sans même — héroïsme hautain, qui se suffit — daigner prouver qu'ils méprisaient la mort.

Il y en eut qui moururent avec colère, comme par une sorte de défi. Ou avec douceur et indulgence. Certains envisagèrent la mort d'un œil calme et lucide. Certains se défendirent de penser, préférant atteindre l'instant fatal avec un cerveau vague. Certains, que le froid de l'agonie dégrisait subitement de leur enthousiasme, ne comprirent qu'au dernier moment l'atrocité de la chose et s'en allèrent avec mélancolie.

D'autres, épris de noblesse, étaient heureux, par leur sacrifice, de s'égaler aux plus grands. D'autres, sachant qu'ils s'exprimaient mieux à leur dernière seconde que dans une vie entière, jouissaient de sentir enfin

le goût de leur âme sur leur bouche.

Il y eut beaucoup d'hommes qui, ayant le choix, troquèrent une vie confortable contre le sort du cadavre. Si impossible que cela paraisse, il y en eut qui furent alléchés par la perspective repoussante ; qui recherchèrent avidement, par une sorte d'inversion de l'âme, cette mort si désespérément fuie d'habitude. Il y en eut qui, sans exagération littéraire, sans hyperbole, envièrent vraiment, comme dans le poème, le destin des morts pour la Patrie.

Il y en eut qui, ayant un nom, une personnalité, donnèrent l'exemple. Et il y eut la foule anonyme. Ah ! quand un héros, en mourant, a la dure fierté

de se profiler sur un horizon, il trouve là une sorte de consolation farouche. Il est soutenu par les yeux qui le distinguent. Quelque chose de l'admiration et de la reconnaissance de ceux pour lesquels il s'immole, le suit, le sert, l'aide. Il s'offre en cadeau à son idéal, et son sacrifice a la grâce d'une condescendance. Quand un Péguy va mourir, il sait que ce qu'il va faire est trop. Et certainement il goûte une sorte d'ivresse amère à exposer à la stupidité du feu son magnifique cerveau tout bouillonnant de mots et d'idées, à supputer, dans le moment même où il va disparaître, tout ce que l'univers perd en lui.

Mais donner l'effort surhumain de

mourir sans pouvoir même se dire qu'on fait quelque chose d'extraordinaire ! N'avoir pas même cet appui illusoire, cette frêle rampe d'orgueil pour parer au vertige en descendant au gouffre ! Mourir comme tout le monde, avec tout le monde ! Consentir à une mort qui ne soit pas même une exception ! A une mort vulgarisée, galvaudée, que personne ne remarque ! Mourir en n'accomplissant que la plus humble et la plus discrète des tâches !

*
* *

Au milieu de cette panique d'héroïsme, il s'en trouva qui ne voulaient pas, qui ne pouvaient pas mourir ; que ne parvenaient pas à enflammer les paroles les plus brûlantes ; que ne réussissaient pas à entraîner les musiques les plus entraînantes ; que nul devoir, nul honneur, nul idéal ne défendaient contre l'instinct de conservation ; à qui nul impératif n'était assez catégorique.

Ils se cabraient, ils renâclaient devant la mort. Ils ne tentaient pas même de plastronner. Il fallait que

leur peur s'extériorisât ; le silence ne seyait pas à leur angoisse, qui faisait craquer les grimaces conventionnelles du courage. Ils n'avaient aucunement la vocation du martyre. Etait-ce trop bonne ou trop mauvaise santé ? Quelques-uns, malingres, manquaient de force pour mourir. Au contraire, chez d'autres, spécialement vigoureux, la vie exubérante refusait de s'interrompre.

Cette proximité du néant leur causait un vertige physique : comme de traverser un abîme sur une étroite passerelle.

Etait-ce excès d'imagination ? Etait-ce que ces lâches, puisqu'on englobe sous ce nom générique tous ceux

qui éprouvent trop de difficulté à ne plus être, se représentaient avec une acuité particulière, avec une richesse précise de détails, le dénouement terrible et banal ; ce qui le précède et l'environne, la blessure, l'agonie; l'instant lui-même, dont on ne sait rien, en somme ; et tout ce qui le suit de hideux, la terre, les vers, la pourriture ?

Ils avaient une sorte de manie vitale, de phobie incoercible de la mort. Etaient-ils donc tellement à leur aise dans cette vie d'où ils ne voulaient pas sortir ? Quand on considérait quelques-uns de ces lâches, on était, au premier abord, porté à conclure de leur désespoir qu'ils retiraient de

l'existence une somme considérable de plaisirs, d'honneurs, d'avantages. Et pas du tout. Cette vie dans laquelle ils tenaient si assidûment à persévérer, c'était, d'ordinaire, une petite vie médiocre, monotone, stérile, sans but élevé, sans grand intérêt intellectuel, sans grande joie possible, sans horizon, une de ces vies dépourvues de tout ce qui rend la vie désirable ; une vie, enfin, dont on n'aurait point voulu. Et l'on s'étonnait, l'on s'irritait de les voir se refuser au sacrifice, tandis qu'auprès d'eux tant d'hommes remarquables, riches, intelligents, renonçaient sans peine au bonheur, à l'argent, à des possibilités de joie, à des virtualités de gloire.

Ils furent l'exception, une minorité très faible. Heureusement pour l'honneur de l'humanité, pensaient les âmes bien trempées. Ils ne furent, dans l'ensemble splendide, qu'une minuscule tache de honte, que l'on évitait de regarder ou que l'on se montrait du doigt avec mépris. Parmi l'héroïsme innombrable, ces lâches éclataient. Evidemment, il y avait dans leur cas quelque chose de monstrueux. C'était un symptôme pathologique, tératologique, un stigmate de dégénérescence, que cet amour extravagant de la vie. Un homme de constitution normale doit facilement mourir.

Ceux qui les aimaient rougissaient

d'eux et s'efforçaient, dans une préoccupation touchante, de dissimuler leur infirmité sous des prétextes avouables. Ils leur cherchaient des excuses, et, s'ils n'en trouvaient pas de plausibles, ils les reniaient plutôt que de se solidariser avec eux.

Un mépris unanime couvrait ceux qui avaient l'inconvenance inouïe de vouloir vivre. Il était entendu, à cette époque, que tous les hommes dignes de ce nom avaient, une fois pour toutes, fait bon marché de leur vie. Même ceux qui proclamaient leur haine de la guerre pour des raisons hautes et philosophiques prenaient toujours la précaution d'expliquer qu'ils ne parlaient point en leur nom

personnel. On avait pitié des autres, jamais de soi. On avait horreur de tuer, non pas de mourir. Certains, à cet égard, poussaient le scrupule jusqu'à risquer volontairement leur vie dans cette guerre qu'ils maudissaient : ainsi, à leur retour, ils en pourraient parler librement, sans que leur opinion risquât de paraître suspecte.

Il y eut beaucoup de lâches qui combattirent quand même, parce qu'ils y furent forcés ; inertes et passifs, ils n'eurent pas l'espèce d'énergie qu'il faut pour se dérober à un devoir qu'on n'est pas capable d'accomplir proprement. Et les chefs, écœurés, n'aimaient point à projeter sous la mitraille cette chair récalcitrante. Je

me souviens d'un de ces pauvres êtres, je revois sa face de condamné pendant que, de ses mains tremblantes, il boutonnait son uniforme. J'en revois un autre, très jeune, celui-là, de la dernière classe : il sanglotait comme un enfant, appelant sa mère, dans la grande gare d'où on l'expédiait à la mort ; autour de lui, personne n'était ému ; on se moquait, on riait, et on le jugeait durement.

Il y en eut que la peur, au lieu de les paralyser, stimula, et qui s'enfuirent. Pour rejoindre la vie qui s'éloignait, ils abandonnèrent tout : sol, parents, amis, situation, aisance. J'ai vu un de ces déserteurs. C'était

dans la première année de la guerre, au fond des Pyrénées, tout près de la frontière. Nous étions rassemblés un soir sur la place du jeu de paume. L'homme, envoyé chez lui après une blessure, devait repartir le lendemain. Mais pour rien au monde il ne voulait remettre les pieds dans l'enfer d'où il était sorti. Il frissonnait rien que d'en parler, et ses yeux oscillaient comme ceux d'une bête traquée. Il s'en irait la nuit, par un de ces sentiers de montagne qu'il connaissait bien pour y avoir fait la contrebande. Il ne se cachait pas de son dessein, qui stupéfiait et désolait tout le monde, car on l'estimait dans le village, et son départ serait d'un dé-

plorable exemple. On essayait de le dissuader, avec des paroles à la fois solennelles et attendries : *la Patrie... l'Honneur... le Devoir...*, lui expliquait-on doucement. Et puis, comme il demeurait sourd, on descendait peu à peu à des considérations moins nobles, mais plus immédiates. « Vous avez ici une belle situation, une femme, des bêtes. Vos parents sont vieux, leur maison vous reviendra bientôt. Et vous renonceriez à tout cela ? Quelle folie ! »

Mais à tout ce qu'on lui disait, à tout ce qu'on trouvait d'éloquent ou de raisonnable, l'homme, invariablement, infatigablement, implacablement, avec son accent lent et singu-

lier, de ce ton entêté contre lequel, dès le premier mot, on aurait pu sentir qu'il n'y avait rien à faire, l'homme répondait :

« Oui, mais je vivrai. »

Et cela revenait comme un refrain. A chaque objection qu'on soulevait, à chacun des inconvénients qu'on lui signalait, il n'opposait que cette réponse :

« Oui, mais je vivrai. »

Et en effet, que répondre à cette réponse ? Que répondre à cette certitude de vie mise en regard du risque terrible ? Tout ce qu'on pouvait, c'était de détourner la question, de la prendre de biais. Mais du moment que l'autre, impérieusement, revenait

à cela qu'on négligeait, et qui était pour lui le point capital, le nœud de la question, du moment que, fouillant derrière les mots sous lesquels on essayait de masquer la réalité, il découvrait sa mort et s'acharnait à n'en vouloir pas, c'était en vain que l'on continuait la discussion.

Car l'attitude de celui qui, pour sauver sa vie, se déleste et jette tout par-dessus bord, a, somme toute, sa logique. Comment, pour des motifs subalternes, consentirait-il à sacrifier le fond, la seule réalité péremptoire, le seul bien indiscutable et tangible ? Il se cramponne à ce trésor avec une cupidité de propriétaire. Et tous ceux qui, traîtreusement, tentent de

lui persuader qu'il faut mourir, lui apparaissent comme des fous ou des escrocs qui prétendraient, en échange de quelque fausse monnaie, le dépouiller d'un lingot loyal et pesant.

Ah ! que de choses il peut se dire, celui qui ne veut pas mourir ! A quoi l'avanceront les belles paroles et les louanges plus ou moins hypocrites, quand il ne sera plus qu'un tas d'ossements dans un lieu vague ? On ne s'occupera plus de lui, alors ; et tous ceux qui naguère l'exhortaient au sacrifice marcheront légèrement sur la terre sans songer qu'il est, lui, dessous, pour avoir suivi leurs conseils. La première malice, c'est de vivre. Que répondre à celui qui raisonne

d'une façon aussi sommaire, aussi prosaïque ? Il est là sur un terrain bas, mais inexpugnable. Perdre pour vivre, a-t-on dit, les raisons de vivre ? Comme si vivre n'était pas en soi, déjà, une raison assez déterminante ! Comme si, d'ailleurs, on pouvait perdre ensemble toutes les raisons de vivre ! Comme s'il n'y en avait pas tellement, de ces raisons, que, de toute manière, quoi qu'on fasse, quoi qu'on devienne, et si nombreuses que soient celles que l'on perd, il en reste encore amplement pour vivre avec joie ! Comme si l'on pouvait, d'un coup, vider une vie de son contenu !

*
* *

Dans leur parti pris formel de ne pas s'achever, les lâches, parfois, trichaient. Ils s'appliquaient à gagner du temps. N'importe quel moyen leur était bon d'éluder la mort. Tout délai leur était précieux qui reculait, si peu que ce fût, l'échéance. Ils acceptaient la honte, le mépris, pensant, ces fidèles, ces fanatiques de la vie, que toute honte, tout mépris valent encore mieux que de ne plus être, et qu'il faut n'avoir jamais vu un cadavre pour ignorer l'insolente supériorité des vivants.

*
* *

Ah ! regardons avec insistance ces hommes piètres qu'il faut mener de force à la mort ! Lâches, c'est bientôt dit. C'est bientôt fait de les mépriser. Ils eussent été sans doute des gens honorables, estimés, si l'on n'avait pas exigé d'eux, d'emblée, qu'ils devinssent des héros. Le crime de l'humanité en a fait des criminels. Est-ce leur faute si tant d'autres sont facilement sublimes ? Certes, le héros nous intéresse davantage ; mais ils sont utiles, eux aussi, et bienfaisants à regarder. On ne s'est pas assez penché sur eux. On n'a pas assez parlé de ces malheureux qui ne

savent pas donner leur vie. Ils nous montrent un aspect inaccoutumé de la mort, ils éclairent une autre face de la réalité. Car si le héros est admirable, combien, en même temps, il est commode! Combien il est rassurant à voir l'homme qui s'en va mourir de son plein gré ! Nous préférons de beaucoup que celui qui meurt souscrive à sa mort ; ainsi il s'en rend complice, il la prépare. En l'acceptant, il la commence. Il n'a plus qu'à se faire donner le coup de grâce par l'ennemi.

Mais le lâche qui se fait mal tuer, en se déshonorant, nous inquiète. Puisqu'on a besoin de sa vie, il faut bien qu'on la lui prenne. On a donc

à la lui arracher de haute lutte. Nous lui en voulons du spectacle énervant qu'il nous donne. Il n'a pas le tact, la galanterie de donner sa vie aussitôt qu'on la lui demande : il sait pourtant bien qu'on ne la lui demande qu'à bon escient; il pourrait, en vérité, y mettre plus d'élégance !

Nous assistons, sur le lâche, au vol d'une vie. Il nous oblige à prendre en flagrant délit l'effraction. Il souligne, il accentue, il fait durer, par sa résistance, l'horreur de mourir, que le héros dissimule avec délicatesse. Il exhibe sans pudeur et il prolonge ce qui devrait se passer discrètement et promptement.

Cet homme qu'on immole malgré

lui, cet individu aux prises avec la Patrie, évoque la bête qu'on assomme. Il nous dérange, il suscite en nous des comparaisons pénibles. Là où il n'y a que des héros satisfaits de leur sort, il n'y a plus d'abattoir humain. Aucun moyen terme : quand l'homme n'est pas un héros, il n'est qu'une morne bête qu'il faut abattre, qui se dérobe, glisse sous le couteau, et qu'on doit ramener, maintenir sous la lame.

Toutes nos certitudes vacillent en présence d'un seul être qui veut vivre. Ce souhait si modeste et si naturel, devenu aujourd'hui la plus intempestive des exigences, il existe une région profonde de notre âme où

nous ne pouvons pas ne pas l'accueillir. Nous sentons bien qu'entre toutes les idées les plus majestueuses et la plus humble vie il demeure un fossé infranchissable, que seule peut combler la bonne volonté d'un héros.

Tout accourt pour défendre celui qui refuse sa vie. Notre scepticisme métaphysique vient s'allier à notre pitié animale. Dans les ténèbres d'ignorance où nous sommes, comment oserions-nous affirmer la nécessité d'une mort ? Lorsqu'il s'agit de la vie, qui est la chose métaphysique par excellence, n'avons-nous pas le devoir, dans le doute, de suspendre notre jugement ?

La vie se déroule dans une dimen-

sion particulière, où ne parviennent pas les nécessités collectives. Elle transcende tout ce qui n'est pas elle. Sous l'homme social, inséré dans ces groupements concentriques qui le relient à l'univers : famille, classe, humanité, patrie ; sous cet homme social qu'à la rigueur on a le droit de tuer, il est un autre homme isolé dans l'univers, une sorte de double cosmique qui, étranger à toutes les querelles, n'est ni solidaire ni responsable de rien ; et cet homme-là, innocent et libre, on l'assassine !

Avec le héros, nous sommes tranquilles : tout se passe dignement, correctement, proprement. Pas de

trace de lutte. Pas de violence. La mort du héros disculpe tout le monde. Même les plus suspects d'y être intéressés ne peuvent être compromis. Elle nous dispense de réfléchir. Elle prévient toutes les critiques. Elle dissipe tous les doutes. Nous l'admirons comme il convient, avec enthousiasme. Mais surtout, nous lui savons gré de nous épargner tout examen de conscience. Elle résout le plus élégamment du monde le problème, ou, plutôt, elle l'escamote. Quel soulagement ! Quelle simplification ! Quel débarras ! Le héros prenant sa mort sur lui, personne n'a rien à y voir, rien à en dire. Il déjoue le scandale. Il veut bien mourir : c'est son droit.

Il n'a que faire de ces hommes trop pitoyables qui, plus royalistes que le roi, s'acharnent à le plaindre quand il n'entend pas qu'on le plaigne. Il prévient l'attentat qu'on méditait sur sa personne. Par son suicide opportun, il rend le meurtre superflu. Ce merveilleux communiste de la vie réussit à nous faire oublier qu'elle appartient, quand même, d'abord, à celui qui la possède.

Oui, regardons délibérément ceux dont l'angoisse proclame l'intolérabilité de la mort ; ceux qui, jaloux du fragile bien que nous mésestimons trop aisément, nous en rappellent l'importance ; ceux qui fuient avec

épouvante les fumées de l'enthousiasme, comme un malade hargneux qui, redoutant l'opération, se dérobe au chloroforme. Regardons ceux qui, tristement, hostilement, derrière les plus brillantes turbulences ne voient que leur mort prochaine. Regardons ceux qui, s'ils disparaissent, n'y veulent être pour rien et en laissent toute la responsabilité à autrui ; ceux qui se font le plus pesants, le plus passifs ; ceux qu'il faut traîner au supplice. Regardons ceux qui arrivent déjà presque inertes aux lieux où l'on tue. Même le traître qu'il faut ficeler sur une chaise pour le fusiller nous donne mal aux nerfs. A plus forte raison nous sentons-nous gênés devant ces

hommes, innocents entre les innocents, qui ne commettent d'autre crime que de vouloir vivre quand tous meurent.

III

UN APOLOGISTE DE LA GUERRE

III

UN APOLOGISTE DE LA GUERRE

Ils affirmaient, au plus fort de la tuerie : « Ce n'est pas nous qui avons voulu cela. C'est une chose atroce ; mais quoi ! nous ne pouvions tout de même pas nous laisser asservir ! Une seule chose nous aida à supporter la catastrophe : le sentiment de notre innocence. Les responsables sont là-bas, de l'autre côté de la frontière. Nos mains sont nettes. »

Ils s'indignaient, ne trouvant pas de mots assez énergiques pour flétrir les chefs d'Empire et leurs conseillers criminels. « Comment, se demandaient ces hommes paisibles, comment a-t-il pu se trouver dans l'univers des êtres capables de déchaîner un tel fléau ? » Et il y avait là pour eux un problème digne d'être approfondi.

Quand on invectivait contre la guerre, ils répondaient, en surenchérissant, avec des sanglots dans la voix : « Hélas ! à qui le dites-vous ? Nous ne le savons que trop. Et c'est justement pourquoi il faut châtier de façon exemplaire ceux qui l'ont voulue. »

Que la guerre soit infâme leur paraît un tel lieu commun, un tel pléonasme, qu'il est même superflu de l'énoncer. Personne n'est pour la guerre. Est-ce qu'on approuve l'incendie, l'épidémie, le cataclysme ? On les subit, en les maudissant.

Que sont-ils donc devenus tous ceux qui nous affirmaient sérieusement, avant la guerre, que la guerre était belle ? Car il y en avait. Il y en avait même un bon nombre. Dans chaque pays. Pas seulement en Allemagne. C'est aussi en France que j'ai lu de ces choses-là. Je m'en souviens, ce n'étaient pas des phrases traduites, c'était pensé, écrit en français. Et

par des Français importants, autorisés, dûment écoutés. Des gens raisonnables, qui d'habitude ne parlaient pas à la légère, et dont l'opinion s'était sans doute faite après mûr examen, en connaissance de cause.

Ce qu'ils sont devenus, ces bellicistes ? Au premier coup de canon, ils se sont tous éclipsés. Sitôt réalisé leur idéal ils se hâtèrent de le renier. Ils se camouflèrent en pacifistes.

C'est une opinion, après tout, que d'être pour la guerre. Une opinion qui, à la rigueur, peut se défendre. Mais, bon Dieu ! qu'on s'y tienne ! Et qu'on n'aille pas la rejeter préci-

pitamment quand il s'agit de la confronter avec les faits !

Ces partisans de la guerre manquèrent d'audace. Ils sentirent tout de suite que le moment était peu propice pour une apologie. Ils se tairont quelque temps encore. Mais quand la guerre sera bien finie, car elle ne sera bien finie que lorsqu'on aura cessé de souffrir et de mourir par elle, alors nous les réentendrons, j'en suis sûr. Ce ne seront sans doute pas les mêmes, et ce seront les mêmes, quand même ; et nous les reconnaîtrons, nous ou ceux qui nous auront remplacés à cette époque.

Doucement, prudemment, cauteleusement, ils reprendront le ton

qu'ils avaient eu soin de quitter au temps des deuils, des mutilés, des cadavres encore chauds ; et il se retrouvera dans notre pays des hommes pour oser affirmer que la guerre est belle, noble, qu'elle est la seule école d'héroïsme, de discipline, et que, sans elle, l'humanité irait à la déchéance.

*
* *

Ah ! qu'ils osent dire cela maintenant ! Qu'ils n'attendent pas ! C'est aujourd'hui qu'ils doivent en avoir le courage ! Devant ceux que la guerre a torturés. On n'a le droit de défendre la guerre que lorsque ses victimes

peuvent venir se défendre elles-mêmes en la condamnant.

Avant l'extinction des chagrins, en présence de ceux qui perdirent un œil, un bras, un être, il est urgent qu'ils disent : « Cela fut beau. C'est cela que nous continuons de souhaiter, de réclamer. Il faut que de pareilles choses se renouvellent. Il faut qu'il y en ait encore. Il faut qu'il y en ait toujours ! »

Parler ainsi plus tard, ce serait tricher. La partie nè sera plus égale quand toute la souffrance aura disparu. Qu'ils osent dire, à la face des mères : « Il est beau que les jeunes hommes soient morts ! » Qu'au voisinage des charniers récents ils osent

dire : « Nous sommes ceux qui voulons que les yeux soient crevés, que les corps soient émiettés, que les viscères jaillissent et aillent s'accrocher aux branches des arbres ! » A ceux qui n'ont plus de figure et dont les yeux tristes surplombent une vaste cavité béante, à ceux qui évacuent leurs déjections par des orifices nouveaux et bizarres, aux porteurs de fistules, à ceux qui demeurent cassés parce qu'un projectile comprime leur moelle épinière, à ceux qui sont grotesques, incomplets, hideux, paralysés, qu'ils osent dire : « Nous consentons. Nous souscrivons. Tout cela nous va ! »

Au moins, cet aveu ne manquerait

pas d'allure, et nous préférerions ce cynisme à des mines contrefaites et à d'hypocrites condoléances.

J'ai entendu un homme défendre la guerre. Il y apportait un fanatisme logique. Son attitude avait le mérite d'être franche et cohérente. Son impudeur ne m'a pas, en somme, plus révolté que certains apitoiements sournois. Voici à peu près ce qu'il disait.

*
* *

« Déclarons bien haut que nous aimons la guerre, et expliquons pourquoi nous l'aimons. Rejetons toute sensiblerie. Nous sommes pour la

guerre, non point parce que nous l'espérons profitable à la Patrie, non point parce que nous pourrions la considérer comme inévitable ou juste, mais seulement parce qu'elle est la guerre. Ne parlons ni de gloire nationale, ni de revanche, ni de victoire du droit, ni de progrès économique, ni de saignée féconde. Nous aimons la guerre pour ce qui en constitue l'essence : parce qu'on s'y tue, parce qu'on y meurt. Inutile d'alléguer d'autres motifs ; celui-là suffit amplement.

« A ceux qui énumèrent les bienfaits de la guerre, les pacifistes n'auraient, en vérité, qu'à répondre avec douceur : *Oui, mais il y a eu cette*

fois neuf millions de morts. Et en effet, ils auraient raison ; cette minuscule objection ruinerait sans effort les thèses les plus ingénieuses. Aucun profit matériel, aucune annexion de territoire, aucun relèvement du commerce ne sauraient compenser une pareille hécatombe. Tandis que nous, plus adroits parce que plus sincères, nous disons hardiment, sans ambages, prévenant la terrible petite objection : *Neuf millions de morts, c'est cela qui est beau !* Le charnier n'est pas nécessairement un argument ; pour ne pas être hideux, il suffit qu'il soit sublime. Si la guerre n'est pas magnifique en soi, rien ne peut la légitimer. La seule

façon de la bien défendre, ce n'est point de la justifier honteusement, de l'excuser par des considérations extrinsèques, mais simplement de montrer ce qu'elle renferme. Rien ne peut valoir des morts si nombreuses, sinon la beauté même de ces morts. Ce qui nous séduit, ce qui nous transporte, c'est que des millions d'hommes meurent pour une idée. Peu nous importe d'ailleurs laquelle. La guerre n'est pas, à nos yeux, un triste pis-aller ; elle réalise notre vœu le plus cher. Si les patries n'existaient pas, il faudrait les inventer pour séparer les hommes ; il faudrait que l'humanité mélangée se regroupât sous différents symboles hostiles. Que les

hommes soient divisés pour des opinions, pour de la terre ou pour des dieux, qu'ils se rangent sous des bannières, sous des drapeaux blancs, tricolores ou rouges, peu nous importe pourvu qu'ils meurent !

« Ce qui est beau, c'est que des hommes en pleine force, en pleine santé, des hommes jeunes pour la plupart, aient tout négligé pour un but qui les dépasse ; que pour le triomphe d'une cause ils soient allés tranquillement présenter au feu, au fer, les régions les plus fragiles et les plus précieuses de leur organisme, leurs yeux, leur ventre.

« *Oter la vie quand il n'y a que la vie !* a dit la comtesse de Noailles.

Oui, mais la contre-partie n'est-elle pas aussi exacte, et ne peut-on s'écrier, avec un enthousiasme égal à cette angoisse : *Donner sa vie quand il n'y a que ça !*

« Ils tuent, mais ce n'est point dans ce crime innocent, dont s'accompagne forcément leur sacrifice, que réside le sens de leur geste. Ils vont se faire tuer, voilà le fait capital. Deux armées qui s'entre-tuent sont deux armées qui se suicident l'une contre l'autre.

« Quand nous voyons des hommes accomplir avec une telle désinvolture l'acte qui passe pour le plus difficile, nous nous demandons curieusement : « D'où sortent-ils ? Que faisaient-ils

avant la guerre ? A quoi employaient-ils cet héroïsme latent, cet idéalisme farouche qu'ils viennent de manifester ? Quel métier, quelles occupations pouvaient correspondre à ces émouvantes aptitudes, à ces capacités d'âme qui nous effarent ? » Et nous apprenons que c'étaient de petits boutiquiers, des employés de nouveautés, des domestiques, des commis-voyageurs, des épiciers, des boursiers, des gens du monde ! Leurs besognes étaient mesquines et triviales, leurs intérêts chétifs, leurs souhaits vulgaires. Intrigants, cupides, menteurs, égoïstes, se jouant des tours les uns aux autres, se trompant, se nuisant, fermant leurs cœurs

et leurs coffres, guettant un héritage, douillets, trembleurs, craignant les courants d'air et les microbes, ils n'auraient donné ni une parcelle d'eux-mêmes ni une minute de leur temps. Et tout à coup, les voici méconnaissables, qui vont donner leur vie entière. Ils sont purifiés, agrandis. L'idée de patrie a passé dans leurs âmes comme un souffle frais qui, dans un logis renfermé, dissipe les mauvaises odeurs. Ce sont maintenant des êtres admirables. Et nous ne pouvons nous défendre de nous découvrir avec respect, sentant qu'il nous domine de tout son mépris de la vie, devant tel petit individu à qui nous aurions cru faire tantôt un grand honneur en

prenant sa main dans la nôtre. Comment hésiterait-on à fournir aux misérables hommes une pareille occasion de sortir de soi, de se révéler, de se réhabiliter ? Il suffit de si peu de chose ! Une petite affiche officielle, le tocsin, quelques fanfares, et ça y est ! On costume l'homme en héros, et sur-le-champ il le devient ! Nous serions coupables, impardonnables, de ne pas extraire ainsi, de chaque citoyen qui végète dans sa morne sécurité, le héros qu'il recèle.

« Gaspillage, dira-t-on ; génération sacrifiée que celle qui trouve la mort sur le champ de bataille. Quel contresens ! Une génération sacrifiée, c'est

celle qui ne se bat point. L'homme qui meurt à la guerre offre, en une seconde, sans effort, ce à quoi n'aurait pu aboutir une longue vie de discipline et de labeur. De petits dévouements, de menus renoncements n'auraient jamais, quelle qu'en fût la somme, constitué un tel dévouement intégral ; pas plus que le travail obstiné de mille travailleurs médiocres ne peut équivaloir à une inspiration de génie.

« Je vous entends déplorer avec amertume : *Il y avait peut-être, dans tous ces morts, un Pascal, un Pasteur, un Hugo.* Et après ? Certainement il y en avait ; certainement il y a eu d'admirables cerveaux mis en bouillie

par la mitraille. Pourquoi nous attarder à le regretter ? L'exemple donné par ceux qui meurent est autrement efficace que tous les livres qu'ils auraient pu écrire, que toutes les découvertes qu'ils auraient pu faire. Qu'importe la disparition non seulement de quelques vagues humanités, mais de toute une élite ? L'univers peut, sans dommage appréciable, se passer de quiconque; même en admettant qu'un pays amputé de ses valeurs poursuive moins vite sa route, ce retard peut-il compter au prix de l'immense bénéfice moral que nous procurent les héros ? L'esprit a le loisir d'attendre. Il y aura toujours des philosophes, des savants, des

artistes. La vérité, la beauté finiront toujours par sortir. C'est de l'égoïsme quand nous voulons, dans une hâte morbide, assister nous-mêmes à la découverte, profiter de l'invention, lire le livre. Nous nous sentons frustrés à l'idée que nous n'aurons pas tout ce à quoi notre place dans la durée nous donnait droit. Nous sommes pressés, nous, éphémères. Eh bien, ce sont nos descendants qui verront, qui liront, qui sauront. L'espèce humaine n'a-t-elle pas devant elle l'infini du temps ?

« Ce qui est essentiel, non temporellement, mais spirituellement, c'est que la tradition d'héroïsme ne s'interrompe point. Il ne faut pas que

les hommes perdent l'habitude de se sacrifier. Il ne faut pas que nous distancions de trop loin une génération de martyrs. Chaque hécatombe est un relais moral. Ne laissons jamais étouffer sous un entassement de couches pacifiques l'appel des ossuaires éloquents.

« Que deviendrons-nous si l'homme devient avare de lui-même ? S'il se met à raisonner, à doser son sacrifice ? Il faut qu'il y ait de la cécité dans le don de soi. Il faut qu'on meure trop. J'aime mieux voir le sang ruisseler, et des âmes pusillanimes s'inquiéter de son effusion surabondante, que de le voir se retenir et ne plus couler que goutte à goutte. Il serait mauvais

que, se considérant lui-même et son piètre bonheur comme la fin de tout effort, l'homme commençât de se ménager. Le péril est dans l'égoïsme, non dans le risque. Qu'aurions-nous à faire d'une humanité lâche et pullulante, parasite de l'univers, qui ne mourrait plus que de vieillesse ou d'accident ?

« D'ailleurs, si vous voulez soustraire les hommes à la souffrance et à la mort des champs de bataille, c'est que vous les avez vus aux prises avec cette souffrance et avec cette mort. C'est que la guerre, que vous exécrez, vous les a révélés. Lâches, ils ne vous intéresseraient pas tant ;

vous avez pitié du héros. C'est la manière dont souffre le héros que vous dépeignez pour nous émouvoir et pour nous convaincre qu'il ne faut plus qu'il souffre. Vous voulez supprimer l'héroïsme, et perfidement vous nous attendrissez avec de l'héroïsme. Vous êtes de mauvaise foi, vous n'avez droit qu'au lâche. Le héros nous appartient.

« Ce qui est beau dans la guerre, c'est ce que d'habitude on nomme son côté horrible, ce que l'on considère comme son envers, et qui est, en réalité, son endroit. En invoquant son atrocité, son absurdité, imprudents, vous ne faites qu'exalter notre admiration pour elle. Pas une de vos critiques

qui ne se transforme automatiquement en éloge ; pas une de vos objections qui ne se puisse renverser en confirmation de notre thèse. Vos soi-disant réquisitoires sont la plus probante des apologies. A chaque blessure que vous nous montrez, à chaque dégradation de l'être où vous nous faites assister, nous répondrons opiniâtrement : Il est incroyable que des hommes aient, pour une idée, accepté cette blessure, encouru cette dégradation. La beauté de la guerre, résidant dans l'âme de celui qui la fait, est directement proportionnelle à son horreur.

« Vous dites que la guerre est absurde ? Parfaitement. Celui qui se

bat n'a aucun intérêt à se battre. Mais si la guerre était profitable aux individus, si chaque combattant devait retirer de la victoire un bénéfice qui le dédommageât du risque couru, de l'effort donné, et les justifiât en quelque sorte, où seraient la noblesse et l'idéalisme? Même vaincu, l'homme pourrait continuer à vivre heureux : ce qui est beau, c'est qu'il ne veuille pas de ce bonheur-là.

« Et la gloire, la prétendue gloire de ceux qui meurent à la guerre ? Non, pour eux il n'y a pas de gloire. Il ne peut pas y en avoir. Quand on aligne de grandes phrases sur l'immortalité des morts pour la Patrie, on ment. Ils sont trop. Et cela

encore, dans son injustice, est beau.

« Et ces hommes qui meurent ainsi en masse, ce sont, ne l'oublions pas, des civilisés, des raffinés. Quand les Hindous en délire se font broyer sous les roues du char de Jaggernaut, si sympathique que nous soit déjà cette primitive ivresse de sacrifice, elle ne saurait cependant se comparer à ce que nous venons de voir : l'immolation volontaire d'hommes policés, individualisés à l'excès, intellectuels lucides, sceptiques, artistes.

« Nous sommes pour les martyrs, quels qu'ils soient. Vous avez sans doute quelques martyrs, vous autres, mais combien ? Quelques héros de

révolution ? Oui, c'est encore ce que vous avez de mieux, Pacifistes, vos révolutions. Là, au moins, on se tue, on meurt. Il y a du sang, de la douleur, du sacrifice. Naturellement, aussitôt, cela devient beau. Mais alors, où est la différence avec nos guerres à nous ? Ce qu'il y a de louable dans une révolution, c'est ce qui ressemble à la guerre. Ah ! comment ne voyez-vous pas que tout ce qui ennoblit l'histoire de vos idées, c'est ce qu'elle a de commun avec l'histoire des nôtres ? Vos révolutions sont des contrefaçons, des plagiats plus ou moins affadis de nos guerres.

« En dehors de cela, qu'avez-vous, partisans de la paix, à nous offrir

d'héroïque ? Pas grand'chose, en vérité. Ceux d'entre vous qui ont assez de psychologie pour comprendre que le besoin d'héroïsme est primordial et qu'il ne faut point priver l'homme du risque, ceux-là s'appliquent à établir que nous accaparons arbitrairement l'héroïsme, et qu'il peut y avoir des dévouements et des risques ailleurs qu'à la guerre. Soit. Qu'on me les montre. Qui sont-ils, vos héros pacifiques ? Quelques intellectuels qui vont en prison pour avoir crié ce qu'ils croyaient être la vérité ? Quelques ingénieurs audacieux ? Quelques médecins qui contractent des maladies pendant les épidémies ? Quelques savants qui s'inoculent des microbes

au cours de leurs recherches ou qui essayent sur eux-mêmes des sérums ?

« Mais ce sont là des sacrifices isolés, sporadiques. On les compte. Et puis, outre que l'occasion en est exceptionnelle, ils ne sont pas à la portée de tout le monde. Il y a bien peu d'hommes sur la terre qui soient capables de s'exposer, par pitié, ou par soif de la vérité, ou par amour du progrès. Cela suppose déjà une culture, des connaissances techniques, difficiles et coûteuses à acquérir. C'est un héroïsme aristocratique, réservé à une élite privilégiée du cœur ou du cerveau. Nous, au contraire, notre héroïsme est ouvert à tous. Des millions d'hommes sans

fortune, sans naissance et sans compétence, vont mourir pour la Patrie. L'idée de Patrie admet à la mort l'ignorant et le pauvre : voilà pourquoi elle nous plaît tant. Si vous trouvez une autre idée plus dangereuse et plus attirante, plus accessible et plus égalitaire, nous changerons, nous l'adopterons tout de suite. Nous ne tenons pas essentiellement à l'idée de Patrie. Nous n'avons pas à son égard une prédilection mystique, un parti pris systématique. Nous la trouvons excellente, pragmatiquement pour ainsi dire, parce qu'elle fait mourir tout le monde. Peut-être n'est-elle que provisoire, peut-être inventera-t-on un autre idéal plus vaste

et plus homicide à la fois. Alors elle tombera par désuétude, mais, jusqu'ici, je ne vois rien de comparable à elle pour soutirer l'héroïsme.

« C'est une vieille idée, qui a fait ses preuves. Une idée est souvent d'autant plus opérante qu'elle est plus ancienne. Chaque génération qui meurt pour elle lui confère un nouveau prestige. Le sang est le meilleur engrais de l'idéal.

« Oui, je sais, en fait d'héroïsme, vous souhaitez des héroïsmes purs, de ceux qui délivrent, qui sauvent, qui créent. Le héros selon votre formule cumulerait le respect de la vie étrangère avec le mépris de la sienne.

Vous imaginez qu'on puisse concilier l'idéal d'héroïsme et l'idéal de pitié. Mais ces idéaux sont nécessairement antagonistes. Il faut avoir la loyauté de choisir entre l'un et l'autre : vouloir l'homme grand ou le vouloir heureux, opter pour le plus de noblesse ou le moins de souffrance.

« Vos héroïsmes de paix non seulement sont rares et aristocratiques, mais, par essence, sont provisoires. Le savant qui prépare un vaccin au péril de sa vie, fait avorter dans son ampoule tous les dévouements, toutes les abnégations qui se seraient manifestés dans l'épidémie qu'il prévient. Les héros de son espèce, extirpant un à un les risques du monde, sont, en

réalité, des destructeurs d'héroïsme. Que sera cette terre quand ils y auront établi le règne de la sécurité ? Alors les âmes d'élite, s'il en reste, nous envieront ces jours dangereux où l'on pouvait encore s'exposer pour une cause. Elles se disputeront le médiocre résidu de péril, les minimes dernières chances de sacrifice, comme, pendant la guerre, dans les hôpitaux les moins avantagés, les infirmières, impatientes de dévouement, se disputaient les blessés. Hégel disait que, si Dieu se présentait à lui tenant la vérité dans sa main fermée, il le supplierait de ne point l'ouvrir ; de même, si Dieu venait nous offrir le bonheur et la paix, le remède

définitif à tous les maux et à toutes les injustices, j'estime que nous ferions bien de refuser.

« Il est, j'en conviens, quelques dangers importés de temps à autre par la Science. Chaque fois qu'on découvre une nouvelle machine, on introduit dans le monde non pas un nouveau frisson, mais une disponibilité de dangers nouveaux. Ces dangers nouveaux ont d'ailleurs leur utilité, car il sied que nous ayons un choix varié d'héroïsmes. Peut-être y a-t-il des hommes qui ne paraissent lâches que parce qu'on n'a pas encore découvert le risque qu'il leur faut.

« Mais, hélas ! sitôt qu'un de ces nouveaux dangers paraît à l'horizon,

une nuée de héros s'abat sur lui pour le réduire. L'engin le plus meurtrier devient vite bénin. Les héros ne se tiennent satisfaits d'un exploit que lorsqu'il est devenu facile et que le plus lâche consent à l'imiter.

« La guerre, elle, du moins, a cet incomparable mérite de pouvoir fournir un éternel aliment à notre besoin d'héroïsme. Toute guerre porte en elle une autre guerre, qui en engendre elle-même une autre, et ainsi de suite à l'infini, comme les êtres vivants dans la théorie de l'emboîtement des germes. Chaque fois qu'on vient de se battre, rien n'est réglé, heureusement ! Un prochain conflit s'amorce, qui résoudra les problèmes

restants, et en posera d'autres. Ceux qui rêvent d'une pacification définitive par la guerre se trompent ingénument. Laissons-les, avec une indulgence amusée, crier guerre à la guerre : ils font notre jeu sans le savoir.

« L'équivalent moral de la guerre, tel que le concevait William James, est un leurre. Ni la pauvreté librement consentie, ni le travail ne la peuvent remplacer. Il faut qu'on sache jusqu'où peuvent aller l'endurance, l'abnégation, la résignation de l'homme. Or, il n'y a qu'une guerre qui nous l'apprenne, en mettant tout en œuvre pour essayer de le découra-

ger, de le rebuter, de le dégoûter. Il faut qu'il y ait l'obus, la balle, la baïonnette, les fils de fer barbelés, les gaz asphyxiants, les jets de flammes, les épidémies, la boue, les poux, les rats ; et aussi tous les agents moraux qui s'acharnent sur l'âme comme les autres sur le corps : l'ennui, la discipline, l'éloignement de ceux qu'on aime, l'absence de femmes, la sévérité des chefs. Il faut que tout cela ensemble fonctionne contre le pauvre être humain, pour que nous puissions connaître la limite de sa résistance, ou, ce qui revient au même, connaître qu'elle n'a pas de limite.

« Je suis bien sûr que, si l'on avait d'avance décrit la dernière guerre,

tout le monde eût sans hésitation affirmé : *Jamais on ne supportera cela.* Eh bien, c'eût été une calomnie. Une mésestimation coupable de la valeur humaine. Aujourd'hui, grâce à cette éclatante et terrible démonstration, nous avons le moyen d'admirer plus, de respecter plus l'humanité. Notre concept d'homme a singulièrement varié depuis la dernière guerre. Voilà la grande, la vraie victoire, celle qui plane bien au-dessus de toutes les victoires des patries !

« Chaque victoire de patrie est surmontée d'une grande victoire humaine plus compréhensive, où tous les peuples qui ont combattu restent

associés. Car il ne s'agit pas de voir uniquement les prodiges accomplis par l'homme de notre pays. Si nous aimons la guerre comme il convient, nous ne nous contenterons plus modestement de nos propres mérites, nous irons encore chercher de l'orgueil dans les exploits des autres, et même de nos ennemis.

« Sans doute la dernière guerre nous a montré que le soldat français était supérieur à l'allemand, qui déjà était magnifique, et il y a là de quoi flatter notre vanité nationale ; mais surtout elle nous a appris que l'homme était supérieur à l'homme, et c'est de quoi satisfaire notre orgueil humain.

« Elle fut plus terrible que toutes

ses devancières : par la durée, par les effectifs, par la science non seulement de tuer, mais de torturer, elle réalisa le chef-d'œuvre d'une époque. Mais si la guerre demeurait stationnaire dans l'horreur, nous pourrions craindre, nous aussi, de demeurer stationnaires. Nous avons pu constater, avec une fierté, avec une émotion inexprimables, qu'à mesure que l'homme apprenait à mieux tuer, il apprenait aussi à mieux mourir ; que l'âme avait suivi l'outillage, que le cœur était toujours digne de l'art ; que le progrès technique et le progrès moral se maintenaient parallèles. Le martyr valut le savant. On aurait pu redouter que la chair ne regimbât

devant d'aussi belles découvertes, qu'il n'y eût disproportion entre la capacité de sacrifice et la souffrance commandée, que l'homme ne se trouvât un peu déconcerté par un tel raffinement de cruauté ingénieuse ; mais non, il n'y eut aucun désarroi, aucune surprise. Tandis que les canons allongeaient leur trajectoire, que les obus augmentaient leur force explosive, que les chimistes isolaient des toxiques dans leurs laboratoires, que les avions s'exerçaient à survoler les villes, les âmes se préparaient en silence au supplice imprévu. Et quand les diplomates, quand les chefs d'Etat, quand les généraux, sachant que tout, matériellement, était prêt, ordon-

nèrent le massacre, le cœur des martyrs était au point dans chaque pays.

« Nous pouvons bien augurer de l'avenir, l'épreuve est réconfortante. Dieu merci, l'homme n'a pas encore trouvé sa limite. Il vaut mieux que cela. Il est capable de souffrir davantage. Quand la guerre s'arrêta, vainqueurs ou vaincus, les hommes n'étaient pas épuisés. Ils auraient tenu bien plus longtemps s'il l'avait fallu. Une immense provision d'énergie, de volonté, de ténacité, demeura inutile.

« Quelle utopie d'imaginer, comme on le fait parfois, que la guerre mourra

de son horreur même ! Non. Les savants auront beau multiplier, diversifier les instruments de souffrance, l'âme ne désertera pas. Elle tiendra le coup. L'homme n'aura jamais peur de ce que fait l'homme. A chaque invention, à chaque perfectionnement scientifique, correspond, sans qu'on y prenne garde, une évolution morale équivalente. Rassurons-nous. Quoi que réservent d'effroyable les guerres de l'avenir, il y aura toujours de braves gens pour les faire ! Nous, sans doute, nous ne verrons pas, hélas ! de nouveaux combats, et nous ne pourrons personnellement vérifier notre optimisme ; mais à quelles tueries, d'une splendeur presque imprévisible, nos

descendants auront la chance d'assister !

« La seule chose vraiment à craindre c'est que les peuples en viennent à ne plus se haïr. Peut-être, menant à bien votre œuvre néfaste, finirez-vous par leur persuader qu'ils sont partout identiques. Bien entendu qu'ils le sont. Est-ce une raison pour qu'ils troquent l'émouvante uniformité de la souffrance contre la désolante uniformité de la paix ? Le jour que la haine aura fondu entre eux sous des paroles de fraternité, tout sera fini. Renan disait : « Nous vivons de l'ombre d'une ombre ; de quoi donc vivra-t-on après nous ? » Moi, je dirai,

avec une inquiétude non moins forte : « De quoi donc mourra-t-on après nous ? »

« Il faut que les hommes se haïssent toujours. La haine est sacrée, puisque d'elle seule on peut obtenir un tel don de soi, c'est-à-dire, en somme, le plus parfait des actes d'amour. Prêchons la haine stimulante, animatrice. Au besoin, mentons. Le mensonge est bienfaisant qui sert une juste cause. Excitons, fouaillons par tous les moyens l'animosité des hommes. Fournissons-leur sans répit le mot qui fait haïr. Pour les arracher à l'égoïsme, ne reculons devant aucun stratagème. Spéculons sur tous les sentiments, et même sur les plus

égoïstes. Servons-nous des cupidités, des paresses et des méfiances. Au paysan disons : *Ton champ sera volé.* A l'ouvrier : *Des patrons étrangers te feront travailler dix heures par jour pour un maigre salaire.* Au marchand : *Tu ne vendras plus tes produits.* Au rentier : *Ton argent te rapportera moins.* Ce qui importe, c'est que la haine ne faiblisse pas.

« Si jamais les peuples, livrés à eux-mêmes, président à leurs destinées, ils rentreront dans une torpeur dont il n'y aura plus moyen de les faire sortir. C'est un des vôtres qui a dit : Sur des millions d'hommes qui se battent, il n'y en a

pas un seul qui veuille personnellement la guerre. En effet. Mais là précisément est le miracle que chacun fasse avec une telle ardeur, une telle âpreté, comme s'il vidait sa propre querelle, une guerre qu'il n'a ni cherchée ni voulue. Les hommes ne se battront plus quand ils cesseront d'y être contraints. Trop de choses qui leur sont chères les rattachent à la vie, trop de basses contingences, de médiocres servitudes. Il faut, d'un seul coup, rompre sans rémission toutes leurs chaînes. Il faut les isoler, et ainsi les délivrer des autres et d'eux-mêmes. Mis en demeure de devenir des héros, ne pouvant plus faire autrement que de l'être, ils

vont droit à leur héroïsme natif. Un ordre péremptoire est nécessaire pour les obliger à se trouver. L'héroïsme doit être obligatoire.

« Nous sourions avec pitié quand vous nous dites que l'héroïsme survivra à la guerre. Oui, apparemment, les hommes, livrés à eux-mêmes, se dévoueraient par à-coups, de ci de là, quand ça leur chanterait : caprices sans conséquence, héroïsmes d'amateurs. Mais de même que l'ouvrier ignorerait sa puissance de travail si le patron, sous la menace de la faim, n'extorquait de lui la somme de travail qu'il peut fournir ; de même l'homme ne fournirait pas la part de risque dont il est capable, si l'on ne

l'y contraignait brutalement. Il y a des chefs de travail : il faut des chefs d'héroïsme.

« Bien souvent, d'ailleurs, celui que l'on force à aller se battre non seulement y va de lui-même, mais encore surenchérit. Il n'aurait rien risqué spontanément, et il risque plus qu'on ne l'exige. Il ne se contentera pas du danger strict qu'on lui impose, il en réclamera davantage. Il payera plus que son écot. Il fera du luxe. Il sollicitera des missions dangereuses. Il s'offrira pour des reconnaissances.

« Ainsi le bon ouvrier, quand on l'a mis à la besogne, travaille pour son patron avec autant d'entrain que s'il travaillait pour son compte.

« Et comme il faut des oisifs qui profitent du travail, sans quoi la production générale s'amollirait vite, pareillement il est profitable à l'humanité que des hommes soustraits à tous les risques profitent de la guerre. Admettre les peuples à décider de la paix ou de la guerre, ce serait aussi fou que d'admettre les travailleurs à décider du travail. Il convient qu'une élite, intéressée à ce qu'on s'égorge, envoie périodiquement les peuples à la boucherie. Ces profiteurs de la mort sont odieux peut-être, mais leur fonction est grandiose. Qu'ils y gagnent des galons, des millions ou des portefeuilles, ils sont d'efficaces producteurs d'héroïsme. Sachons-leur

gré d'une immoralité grâce à quoi la noble foule des victimes est plus grande. Il n'y a de salutaire au monde que le risque et l'effort, mais il faut, pour que les peuples s'efforcent et risquent, qu'ils soient forcés de s'efforcer et de risquer par des paresseux et par des lâches. »

IV

PENDANT QU'ON SOUFFRE ENCORE

IV

PENDANT QU'ON SOUFFRE ENCORE

Dans quelques années, rien ne subsistera de tout le mal que la guerre a introduit dans le monde. La souffrance est terriblement éphémère. Après avoir crû et atteint son solstice, elle décline et bientôt sera évanouie. Déjà le temps a commencé d'accomplir son œuvre curatrice. On guérit ou l'on meurt. On s'accoutume. On s'adapte. Les angoisses passées

deviennent étrangères. Les chagrins les plus rétifs se domptent. La vie, qui paraissait impossible sans l'être aimé, au lendemain de sa perte, se fait tolérable d'abord, puis douce. On est tout surpris, après qu'on est resté quelque temps assommé, d'entrevoir un bonheur lointain mais accessible, puis, un jour, de l'atteindre. L'avenir, que l'on évitait rageusement de regarder en face, on lui sourit avec indulgence, et l'on se reprend à le désirer avec une ardeur impatiente et rajeunie de convalescent. L'être qui semblait au premier abord le plus exceptionnel, le plus irremplaçable, finit quand même par se remplacer. Puisqu'on dure, il

faut bien éliminer le passé. Des visages nouveaux, séduisants intrus, s'insinuent dans les âmes oublieuses et relayent les anciens visages, qui cèdent la place en silence et sans lutte. Tout ce qui semblait définitif, inamovible, se déplace, se corrige. Les vieilles tendresses se laissent ranger avec soin dans les coins tranquilles de la mémoire. Les malheureux désertent aussitôt qu'ils le peuvent leur sombre contrée, et passent, pitoyables et pardonnables transfuges, du côté des heureux. Chaque jour, une défection s'affirme ; chaque jour, une défaillance, une tentation arrache quelques unités à l'armée immense mais déjà fondante de ceux qui souf-

frent. On compose, on transige, on pactise. Rien qu'en vivant, on trahit! Seules, bientôt, demeureront fidèles quelques douleurs d'exception, triste élite tenace et désormais incomprise.

Ah ! quand ils auront tous disparu ceux qui, déchirés dans la chair ou dans l'âme, refusent l'apaisement ; quand chaque être tronqué aura rejoint ce qui lui manque, — l'infirme ses membres, l'aveugle ses yeux, la mère son fils ; quand tous ceux qui furent mis en morceaux se seront complétés dans le néant, quand le dernier cœur douloureux et rancunier aura cessé de battre, quand la terre sera purgée des précieux déchets qui l'en-

combraient, alors ce sera fini : cet amoncellement de cadavres, cette débauche de blessures, de deuils, de chagrins, ce ne sera plus que des mots, plus que de l'histoire, — rien.

Quelques livres palpitants s'efforceront d'évoquer, parmi l'indifférence unanime, l'atroce aventure. Des planches coloriées reproduiront, dans des traités de médecine, les affreuses plaies. Dans des musées, des pièces de cire soumettront au visiteur distrait les blessures étranges et compliquées qu'on se faisait en ces temps-là. On lira, on regardera, on compulsera des statistiques. Mais malgré le réalisme des écrivains, malgré la répugnante exactitude des images ana-

tomiques, malgré la précise énormité des chiffres, personne ne saura plus.

On dira nonchalamment : « Ce fut une guerre effroyable, sans contredit la plus meurtrière qu'ait jamais connue l'humanité. Neuf millions d'hommes y trouvèrent la mort. » Des enfants insoucieux apprendront avec ennui les épisodes qui nous obsédèrent. On introduira de force, à coups de pensums, dans les cerveaux, le cauchemar que ceux qui le vécurent s'efforçaient d'écarter. On apprendra la guerre, nul ne la saura plus.

« Neuf millions d'hommes furent tués ! » Tellement de cadavres, cela ne parle pas à l'esprit. C'est trop. Comme les distances des astres et les

périodes géologiques, cela ne se réalise pas. Les bornes de l'imagination affective sont d'ailleurs très vite outrepassées. Le récit d'une hécatombe ne nous remue pas davantage qu'un infime fait divers. L'assassinat d'une vieille rentière suscite en nous autant de pitié que le massacre inutile de tout un régiment de jeunes hommes.

On se représente mal l'horreur démesurée. Pendant même qu'on se battait, ceux qui n'étaient pas dans la bataille et n'y avaient personne de spécialement cher parvenaient-ils à sentir, à comprendre ? Etant de bonne volonté, ils se disaient bien, par saccades, avec une espèce de honte : « Tout de même, nous de-

vrions penser un peu à ceux qui sont là-bas ! à ceux qui, en ce moment, meurent pour nous, si près de nous ! » Mais ils avaient beau s'efforcer à ramener leur attention sur le déchirant voisinage : bien vite l'attention capricieuse se détendait, le flux des pensées usuelles balayait sans peine la pauvre tentative de solidarité. Ceux-là seuls qui souffraient eux-mêmes, ou directement ou au travers d'un être aimé, pouvaient, par l'entremise de leur douleur particulière, se hausser à l'intelligence de la douleur universelle.

Ah ! puisque déjà nous concevions si mal ce qui se déroulait à quelques

kilomètres dans le présent, dans la durée que nous vivions, quelle ne sera pas l'inaptitude de nos successeurs à ressusciter le passé ! Ceux qui auront souffert par la guerre emporteront avec eux l'unique, l'exclusive connaissance, celle que rien ne supplée. Ils auront possédé la seule science qui compte : science subjective, précaire, intransmissible !

Avec quelle angoisse nous devons regarder décroître cette souffrance, qui pourrait être si féconde ! Avec quelle fièvre inquiète nous devons surveiller son déclin, et trembler qu'elle ne s'engloutisse dans l'oubli ou dans la mort avant d'avoir jusqu'au bout rempli sa mission, joué son rôle !

Oh ! pendant qu'on souffre encore, pendant que sont encore présents les dépositaires de la douleur, tous ceux qui, sur le champ de bataille ou au chevet d'un mourant, ont pour jamais senti qu'il n'est pas possible que la sanglante absurdité se renouvelle, il faut qu'on s'acharne à préparer la paix.

Qu'on capte et qu'on exploite toute la souffrance encore vive ! Qu'on profite de tous ses modes, de tous ses ricochets, de toutes ses séquelles ! Chacun souffre différemment et donne sa note originale dans l'ensemble. Chaque souffrance porte en soi sa rancune spécifique. Que toutes servent, sans en excepter aucune ! Celles qui déchi-

rent, celles qui épuisent, celles qui dévorent ; les égoïstes et les altruistes; les nobles et celles qui ne sont qu'humaines. Les regrets, les rancœurs, les déceptions. Tous les sentiments infinis et disparates qu'a suscités la guerre. Tout ce que l'amour, ou l'envie, ou l'ambition, ou la pauvreté, peut greffer sur une souffrance banale pour la rendre intolérable en la raffinant, en l'individualisant.

La colère du malade qui entend rire les bien portants ; la toux du tuberculeux et sa sueur nocturne ; la détresse de l'aveugle au fond de son ombre définitive ; la honte de celui qui ne contrôle plus ses intestins ; le désespoir du défiguré devant sa glace,

son désir jaloux pour la fille qui passe et que sa laideur lui interdit ; l'amertume de l'ambitieux frustré de son avenir ; la solitude, le dépaysement de ceux qui perdirent dans un être leur raison d'être et leur vraie patrie ; les lancinements du souvenir ; les efforts douloureux de la mémoire pour retrouver un timbre de voix, ressusciter un geste, récupérer un sourire ; la brûlure d'un regard enfoncé dans un cœur comme une écharde : que tout cela se retourne contre la guerre, se ligue, s'organise et se discipline !

Ils sont responsables devant l'humanité ceux qui, ayant la dure gloire

de souffrir, détiennent le privilège de savoir. Qu'ils disent, qu'ils crient leur mal ! Qu'ils ne le gardent pas avarement pour eux ! Il faut que le monde en bénéficie. Qu'ils le divulguent et le propagent ! Qu'ils tentent d'infuser dans les âmes réfractaires des épargnés un peu de leur vérité rigoureuse et périssable ! Si, tant qu'il reste encore avec nous des martyrs pour nous enseigner, les peuples ne prennent pas entre eux la brutale décision de ne plus se battre, si la terre demeure en proie à une haine intacte, c'est alors que la guerre sera perdue. Perdue non pas pour un pays, mais pour l'humanité entière. Et des hommes neufs se précipiteront sur

d'autres hommes neufs, comme si l'on se battait pour la première fois et que, déjà, on n'en avait pas eu assez de s'égorger !

FIN

TABLE

5032. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie

Typ. GROU-RADENEZ. — Paris.

